



## LES JEUNES FILLES SOUS LOUIS XIV <sup>(1)</sup>

### LE MARIAGE

V

LE MARIAGE DANS LA HAUTE NOBLESSE



ESQUE toutes les familles nobles étaient si entêtées de la grandeur de leur maison que cela touchait à la folie. La maréchale de la Meilleraye exprimait une opinion courante parmi les gens de qualité quand, avec la plus naïve conviction, elle disait du chevalier de Savoie, homme de très mauvaise vie, mais de sang très illustre : « Je suis sûre que pour un homme de cette naissance-là, Dieu y regarde à deux fois avant de le damner ! » Cette même maréchale, qui avait charge de nièce, promenait chaque jour cette enfant dans une grande galerie où se trouvaient les portraits de ses ancêtres. Elle les admirait, les saluait tour à tour le plus gravement du monde et obligeait sa nièce de faire à chacun une profonde révérence. Ce n'est qu'un détail, mais n'apparaît-il pas très caractéristique ?

Pour la grandeur de la maison aucun sacrifice ne coûte. Les ducs de La Rochefoucauld, par exemple, ne veulent qu'un successeur unique afin d'accumuler sur sa tête tous les biens de la famille. En trois générations de La Rochefoucauld, sur vingt-cinq enfants adultes, on compte sept re-

ligieuses, trois vieilles filles, huit prêtres ou chevaliers de Malte et un abbé.

Les La Rochefoucauld sont cruels par orgueil ; les Navaillles y joignent l'avarice. Ils thésaurisent pour établir leur aîné plus avantageusement. Ils ne peuvent se résoudre à repaver la cour de leur hôtel et les carrosses s'y embourbent. Ils nourrissent à peine leurs gens. Leurs filles meurent de faim. L'aînée fait l'impossible pour être mêlée à la dépense et pouvoir « grapiller et se donner un « morceau. » Elle le partage avec ses sœurs, en cachette, le soir, quand M<sup>me</sup> de Navaillles est couchée. On *gueuse* ainsi pour que l'unique héritier des Navaillles soit un parti magnifique. Et ce fils-là meurt à vingt-deux ans d'une chute de cheval !

M. de Guéménée a sept filles. A trente-six ans, l'aînée, lasse d'attendre un mari, sort du couvent pour épouser M. de Mortagne. Bien lui en prit, car elle fut la seule : Ses six sœurs moururent au couvent.

L'indignation de Bourdaloue contre les vocations forcées n'est pas trop véhémence.

Deux exceptions. Nous avons déjà cité M<sup>me</sup> de Noailles, excellente mère, celle-là, qui parvint à marier ses huit filles et à les bien marier. Après elle, il faut citer aussi M<sup>me</sup> de Duras. Celle-ci comprenait qu'elle avait trop d'enfants pour leur permettre le luxe de l'amour dans le mariage ; mais c'était tout de même pour elle une satisfaction glorieuse, avant la fin de sa vie, que de se voir, en fils, filles, gendres, brus, petits-enfants et arrière-petits-enfants, cinquante-deux rejetons !

(1) Voir les numéros des 15 novembre, 1<sup>er</sup> et 15 décembre 1897, 1<sup>er</sup> et 15 avril, 15 novembre 1898, 15 février 1899, 1<sup>er</sup> et 15 janvier 1901.



Le Roi étant la source de tout bien, on attachait un prix extraordinaire à s'assurer sa faveur et, pour cela, rien ne semble plus utile que de s'allier aux amis ou aux favoris de Sa Majesté.

Du temps de Richelieu, on s'était beaucoup diverti de la complaisance aveugle de M. de Guiche. Ce jeune seigneur, pour mieux faire sa cour au tout-puissant ministre, s'était fiancé à une parente du cardinal. Mais, entre temps, le cardinal, ayant changé d'idée, donna cette parente à Puylaurens et substitua à cette première fiancée une autre petite-nièce. M. de Guiche accepta l'échange sans sourciller : « Ce n'est pas ma fiancée que j'épouse, » affirmait-il, j'épouse Son Eminence ! »

Nous trouvons, sous Louis XIV, un trait à peu près analogue, et c'est Saint-Simon qui nous le fournit de lui-même. Il avoue : « Je voulais un beau-père et une famille dont je puisse m'appuyer. » Nul beau-père ne lui paraît plus propre à l'appuyer que M. de Beauvilliers qui jouissait, non pas seulement de l'estime, mais de l'amitié de Louis XIV. M. de Beauvilliers est flatté et touché de la demande, mais il y a bien des difficultés. L'aînée des filles de M. de Beauvilliers a une vocation vraie et demande à entrer au couvent ; la seconde fille est contrefaite ; la troisième n'a que treize ans. Saint-Simon ne se tient pas pour battu, il trouve pour insister des accents encore plus éloquentes que ceux de M. de Guiche : « Votre fille aînée, je ne la connais pas, je ne l'ai jamais vue. Si elle veut se faire religieuse, je vous demande la troisième. » Remarquons que Saint-Simon, malgré son enthousiasme, passe très prudemment la seconde sous silence. « Je vous demande la troisième, poursuit-il. Ne m'allez pas guez pas son âge. Elle n'est pas plus jeune que ne l'était en se mariant M<sup>me</sup> de Mortemart, votre belle-sœur. » Et enfin il prononce le grand mot : « C'est vous que j'épouse, entendez bien, Monsieur, vous et M<sup>me</sup> de Beauvilliers ».

En dépit de cette belle assurance, le mariage ne se fit pas. Et cependant Saint-Simon était duc et les ducs étaient plus rares et plus recherchés de jour en jour. M<sup>me</sup> de Cosnac, qui offrait, avec sa fille, la moitié de sa fortune pour un marquis, un comte ou un fils de maréchal, eut volontiers donné sa fortune tout entière pour devenir la belle-mère d'un duc.

Dans la grande noblesse, les époux n'étaient guère mieux assortis que dans la famille royale et dans les familles princières. Et pour ne pas aller tout de suite au pis dans nos preuves, parlons de M<sup>lle</sup> de Lœvenstein et de Dangeau. L'auteur du *Journal*, le *Pamphile des Caractères* de La Bruyère, enrichi par un premier mariage avec la fille de Morin-le-Juif, enrichi plus encore par le jeu où il gagne jusqu'à cent mille écus en un mois, veut enfin une femme à son goût. Il choisit M<sup>lle</sup> de

Lœvenstein, « jeune comme le jour, écrit M<sup>me</sup> de Sévigné, jolie comme les anges, faite comme une nymphe avec une figure de déesse dans les airs ! » Cette déesse dans les airs n'avait pas un sou vaillant, mais elle était de haute naissance. Par elle, Dangeau espérait *jouir du nom de Bavière*, porter presque tous les grands deuils de l'Europe et devenir quasi-cousin de Madame la Dauphine. Ce nom de Bavière surtout lui tourna la tête. Il avait quarante-sept ans, il était gros, de fateur ridicule, et cependant M<sup>lle</sup> de Lœvenstein l'accepta parce qu'elle avait douze sœurs et plusieurs frères. « Du coup, Dangeau se crut « électeur palatin ! » Les fiançailles eurent lieu chez Madame la Dauphine, en présence du Roi. Fléchier fit la cérémonie. Il y eut le soir apparemment, on chanta l'opéra d'Armide et à minuit on mena les fiancés à la chapelle, en grande cérémonie. Tout allait ainsi que l'eût pu souhaiter l'électeur palatin lui-même. Par malheur, on s'avisa, dans l'acte de mariage, et peut-être à la sollicitation instante de Dangeau, de nommer M<sup>lle</sup> de Lœvenstein Sophie de Bavière. La Dauphine l'apprend, s'emporte, exige qu'on lui montre le registre et déchire la feuille dans un accès de colère. On refit l'acte de mariage et cette fois Bavière n'y figura point. Comble d'humiliation, le marié dut jurer qu'il ne se considérait et ne se considérerait jamais comme parent de la Dauphine. Tous les parents de M<sup>lle</sup> de Lœvenstein désavouèrent son mari toute leur vie, mais lui se rattrapa amplement à leur mort : il les pleura de toutes ses larmes et porta tous leurs deuils avec ostentation.

Plus mal assortis encore M. et M<sup>me</sup> de Caylus. M<sup>me</sup> de Caylus a « une fraîcheur sans pareille, de la grâce, de la gaieté, de l'amusement, et toutes les séductions ». Elle est mariée à un homme « blasé, hébété depuis plusieurs années par le vin et l'eau-de-vie ». Aussi, hiver comme été, le retenait-on à l'armée, sur la frontière, afin qu'il n'approchât ni de sa femme, ni de la cour, et lui, d'ailleurs, ne demandait pas mieux pourvu qu'il pût s'enivrer tout à l'aise.

Ceci n'était point du tout extraordinaire. Il était souvent possible aux époux, à la fin de leur vie, de compter les quelques jours qu'ils avaient vécu l'un près de l'autre.

Ici, comme toujours et partout, la paix et le bonheur du foyer sont des mythes. Les mémoires, cependant, nous citent un bon ménage : celui du prince d'Harcourt, à son second mariage. Comme ce très grand seigneur avait cordialement détesté et malmené sa première femme, ses amis s'émerveillèrent des égards qu'il avait pour sa nouvelle épouse. « Ne vous en étonnez pas, leur dit le prince, si je traite bien ma seconde femme, ce n'est que pour faire enrager la première dans l'autre monde ! »



## VI

LES MÉSALLIANCES AVEC LES MINISTRES, LA ROBE  
ET LA FINANCE.

Si entichés de noblesse que fussent les gens de qualité, les mésalliances n'étaient pas rares. On les acceptait sans scrupules, car-il fallait avant tout soutenir l'éclat et la richesse de son train; on les sollicitait même, car elles étaient souvent le seul moyen d'éviter la ruine. Cette fusion de classes diverses et extrêmes peut sembler, à première vue, un véritable progrès social et même moral en ce qu'elle rapproche et fond les castes d'un même pays, renouvelle le sang et les idées appauvris des grandes races en y mêlant les talents, l'activité et toutes les forces vives de la bourgeoisie et du peuple. Mais ce n'est là qu'une trompeuse apparence. Pour que les mésalliances eussent ce très heureux résultat, il eût fallu qu'elles atténuassent et même détruisissent le préjugé nobiliaire. Or c'est tout le contraire qui se produit. Ce préjugé résiste, se retrempe, s'accroît, s'exalte de toute l'énergie, de toute l'intelligence et de toute la richesse que lui apportent les mésalliances. Les mariages de sentiment, si excellents à tous points de vue, n'en sont que plus méprisés et les mauvais ménages que plus nombreux. L'orgueil du blason n'est plus un défaut propre à la noblesse; mis à la portée d'un plus grand nombre, il gagne presque tout le monde et les parvenus, les intrus des grandes maisons, dénués de principes et de traditions, ne mettent aucun frein à la hauteur et à l'insolence que leur donne l'achat d'une illustre lignée. Ils ne s'inspirent pas des quelques vertus de leurs alliés, ils leur prennent leurs défauts et leur inculquent leurs vices. On ne songe d'en bas qu'à s'élever, d'en haut qu'à s'enrichir, et cette richesse ne donne qu'une sécurité pécuniaire illusoire ou tout au moins momentanée. Les vanités surexcitées multiplient les dépenses. S'enroturer ne sert à rien : « Les écus s'envolent, la crasse reste ! »

Généralement le père, lorsqu'il en est réduit à cette extrémité, préfère prendre sa bru plutôt que son gendre parmi ces *vilains* : le nom et le titre du mari couvrent l'origine de la femme; mais donner sa fille à un *robin* ou à un *financier*, c'est pour l'éternité accoler un nom de rien du tout à un nom glorieux.

Les jeunes filles nobles, généralement soumises quand il s'agit d'un mariage noble si disproportionné soit-il, se révoltent contre les mésalliances. Si elles sont sacrifiées, les unes prennent des airs de victime silencieuse, les autres des mines de froid dédain. Celle-ci affecte la familiarité la plus cavalière avec son époux, celle-là ne s'occupe pas plus de lui que s'il n'existait pas.

Cette répulsion se manifeste dès l'enfance;

Mlle de Mailly n'avait pas douze ans, mais elle *sentait sa race*. A l'idée d'épouser La Vrillière, fils d'un secrétaire d'Etat, elle se mit à pleurer et à crier qu'elle était atrocement malheureuse : « Qu'on me donne un mari pauvre, si on veut, mais qu'il soit gentilhomme, et non pas bourgeois ! » Mme de la Meilleraye, dont nous avons parlé, avait deux sœurs mariées et plus noblement mariées qu'elle; aussi cette dame ne manquait-elle jamais de faire asseoir ses deux sœurs au-dessus d'elle pour glorifier sa race... et vexer son mari. Le maréchal de Villeroy, tout grand seigneur qu'il est, a parmi ses aïeux des secrétaires d'Etat. Sa femme, née Brissac, le lui rappelle souvent et « plus durement qu'il ne convient à la paix du ménage. » Mlle de Chavigny, dans sa rancune d'avoir épousé M. de Bosmelet, simple président à mortier du Parlement de Rouen, affectait de donner de l'argent à tous les gueux de la rue. Comme on louait sa charité, elle expliqua : « Ce n'est pas charité, c'est peur, sans le savoir, de refuser l'aumône à quelque proche parent de M. de Bosmelet ! »

Les ministres et les secrétaires d'Etat, vu les influences et les emplois dont ils disposaient, sont ceux avec lesquels la haute noblesse se mésallie sans trop de mauvaise grâce. Leur puissance et leur supériorité intellectuelle ne les mettent pas au-dessus des vanités nobiliaires. Ils sont les plus empressés à se *décrasser*. La faiblesse de Colbert sur ce point donne une idée de la toute puissance du préjugé. Il se persuade ou veut se persuader que les Colbert étaient des chevaliers d'Ecosse. A l'instar du chancelier Pierre Séguier, il fit enlever de nuit la modeste pierre tombale qui recouvrait les restes de ses pères, dans l'église des Cordeliers, et il la fit remplacer par une autre pierre, d'apparence plus vieille, sur laquelle on lisait en caractères gothiques à demi rongés : *Ci-gît le preux chevalier Richard Colbert, dit ly Ecossois 1300*, et en devise : *En Ecosse j'eus mon berceau, Reims me donna le tombeau*. La tombe rescellée, Colbert y mena ses gendres, les fit agenouiller sur la pierre et récita avec eux force psaumes. L'âme de ses vrais aïeux, les braves marchands de serge, dit l'abbé de Choisy, ne pouvait honnêtement bénéficier de ces prières-là.

Fier de cette noblesse d'emprunt ou plutôt conscient de son immense fortune et de la faveur du Roi, Colbert le prend de haut : « Il faut, pour moi et ma famille, qu'un mariage se présente facilement, du gré et consentement de toutes les parties. En un mot, que je sois plus recherché que je ne recherche ! » En dépit de cette belle assurance, quand il choisit pour Seignelay, son fils aîné, Mlle d'Aligre, âgée de huit ans, la plus riche héritière de France, toute la maison d'Aligre repousse la demande. Colbert a recours à l'intervention de Louis XIV qui donne au comte d'Aligre l'ordre de céder : « Je ne serais pas bien aise que M. d'Aligre vint ici dans la pensée d'



« me faire changer de sentiment par aucune prière  
 « ou remontrance, *sachant mieux qu'eux-mêmes*  
 « *ce qui convient au bien de leur fille et de leur*  
 « *famille...* » Le mariage déclaré en 1668 se fait  
 en 1675.

Les trois filles de Colbert, les deux filles de Louvois et la fille de Chamillart furent duchesses.

Les gens de robe avaient de belles traditions d'honneur. On aimerait à constater qu'ils en étaient assez fiers pour se garder des travers de leur siècle. Que ne suivaient-ils tous l'exemple de d'Aguesseau qui sut, dans une famille égale et non supérieure à la sienne, trouver une femme douce, intelligente, aimable et d'âme élevée? Au moment le plus critique de sa vie, sur le point de perdre sa charge et d'être exilé, elle le conjurait en l'embrassant, « d'oublier qu'il avait femme et enfants, « de compter sa charge pour rien, mais son honneur et sa conscience pour tout! »

Mais d'Aguesseau eut peu d'imitateurs. Les gens de robe, pour se *débarbouiller* de leur roture, *marquisent* et *comitent* avec rage. Ils ont soif de dire comme les gens de première qualité non plus *ma* famille, mais *ma maison*.

Les Cossé prétendent descendre de Cocceius Nerva, les Mesmes s'adjugent comme aïeul le consul Memmius, si bien que Castille ne paraît pas trop impudent pour un financier quand il revendique comme siens les rois de Castille.

Cet ardent désir de se marier noblement ne possède pas seulement les fils de magistrats, il tourne la tête des filles. Du fond de leur province, elles rêvent un mari de *haute volée*, un jeune seigneur de mise et de façons élégantes, enjoué dans ses propos, de galanterie audacieuse, et ayant fait la guerre avec bravoure et impétuosité; elles rêvent pour elles-mêmes de perdre bientôt leur petite odeur de bourgeoisie dans cette libre allure des femmes de qualité qui jouent au mail, courent à cheval, entendent la messe en costume de chasse et ne prient Dieu que très cavalièrement, un seul genou en terre.

Mais ce ne sont que des rêves. Elles ont cru, fiancées, épouser des héros de vaillance romanesque, elles se réveillent femmes de coureurs de tripot et de pipeurs de dots. Trop heureuses encore quand, toute illusion perdue, elles se découvrent pour mari un simple benêt, pareil à ce fameux seigneur dont se moquait toute la cour et qui, voulant mêler sa voix à ceux qui parlaient haut d'escarmouches et d'assauts, confessa naïvement n'avoir fait qu'un seul siège dans sa vie... un siège en tapisserie pour la chambre de sa femme!

La mésalliance avec la finance est la pire. Les financiers, n'ont, en effet, ni les traditions d'honneur, ni même les traditions de réserve et de tenue des gens de robe. Ils n'ont aucune espèce de tradition et n'inspirent aucune espèce d'estime. Si le financier manque son coup, écrit La Bruyère, les courtisans disent : « C'est un homme de rien, un

malotru, un bourgeois! » S'il réussit, ils lui demandent sa fille, sa fille bien plutôt que son fils, nous en avons vu les raisons en parlant des mariages de la noblesse avec la robe.

Le cas des Grignan donne une idée assez générale de ces sortes d'affaires. Avant sa fille, M<sup>me</sup> de Sévigné avait cherché un parti avantageux pour son fils; après s'être mis dans la tête un fort joli mariage qui ne fut jamais *cuit*, c'est la marquise qui parle, elle pensa à « une petite fille qui était un « peu juive de son estoc, mais dont les millions lui « paraissaient de bonne maison. »

Forts de ces principes nouveaux, les Grignan se décident à « battre en brèche le petit point « d'honneur, qui, avec le temps, renverse toutes « les bonnes maisons ». On choisit la fille du fermier général Saint-Amand. Les deux jeunes gens, infiniment mieux partagés que beaucoup de fiancés, ont dix jours pour faire connaissance. Le jeune marquis de Grignan est brave et spirituel. Sa femme est « jolie, aimable, sage, bien élevée et « raisonnable au dernier point. » Qui oserait espérer mieux? M<sup>me</sup> de Grignan. Il lui faut pour sa bru l'approbation, la sanction du monde. Elle amène la jeune mariée et elle la produit à Paris et à Versailles. La petite marquise se tire à merveille des plus difficiles épreuves. Mais M<sup>me</sup> de Grignan, dans sa vanité ridicule et maladroite, éprouve le besoin de s'excuser partout de cette mésalliance. « Les yeux baissés, de son ton minaudier, même « en présence de sa charmante belle-fille, elle dit « sottement qu'il faut bien de temps en temps met-  
 « *tre du fumier sur ses terres.* » On ne trouva pas le mot spirituel. Saint-Amand, lui, le trouva grossier et, du coup, il supprime le fumier, c'est-à-dire l'argent. Les Grignan se fâchèrent, mais on donna raison à Saint-Amand. Combien nous préférons la crânerie de cette grande dame qui, embrassant sa bru devant toute la cour, l'appelait : « Mon « beau petit lingot d'or! »

## VII

### UN MARIAGE EXORBITANT. — LE MARIAGE BOURGEOIS ET LE MOT DE TURGOT

Très rarement heureux et bien assorti, très souvent disproportionné et décevant, parfois comique et ridicule, tel nous apparaît le mariage au siècle de Louis XIV. C'est avant tout, nous le répétons, une affaire, et la pire des affaires, — une affaire d'argent. Et le mal ne s'arrête pas ici. La régence, en ce marquis d'Oyse dont nous avons déjà parlé, nous en offre l'exemple le plus impudent et le plus exorbitant. A trente-trois ans, ce marquis devient le fiancé de la fille d'André le Mississippien, fils d'un peaussier de Montélimart. La petite a deux ans. André doit verser 100,000 écus sur l'heure, plusieurs millions le jour du mariage, faire en atten-



dant des largesses au père et au marié, servir 20,000 livres par an jusqu'au mariage. A ce compte, le marquis d'Oyse ne s'impatiente pas. Il a même stipulé qu'on ne rendra rien si la petite André mourait avant douze ans, âge fixé pour les noces. Ce vilain marché ne s'accomplit jamais, mais c'en était assez pour indigner les honnêtes gens. Ce que La Bruyère disait en belle prose, Barbier put le redire alors en vers médiocres :

O temps ! O mœurs ! O siècle dérégé !  
Où l'on voit déroger les plus nobles familles !  
Lamoignon, Mirepoix, Molé,  
De Bernard épousent les filles,  
Et sont les réceleurs du bien qu'il a volé !

N'y avait-il donc nulle part de bons mariages ?  
Si, il y en avait, et même d'excellents, mais on ne les trouvait que chez les gens de condition

considérée comme inférieure, et les écrivains du temps auraient eux-mêmes cru déroger en puisant là leurs documents. La bourgeoisie seule était restée soucieuse de la dignité du mariage. Loin du luxe et loin du plaisir, les femmes y étaient préparées par une éducation sévère. C'était donc parmi ces bourgeois si dédaignés qu'il eût fallu chercher le modèle des époux affectueux et fidèles. Mais les ménages heureux n'ont pas d'histoire, pas même d'historiette. Le bonheur aime l'ombre et le silence. Aussi ce sera, ainsi que nous l'avons fait, en regardant plus haut, en observant la cour, la noblesse, la robe et la finance, que Turgot, bien plus tard, s'écrit :

« Cette nation a depuis longtemps besoin qu'on lui prêche le mariage et le bon mariage ! »

CHARLES FOLEY.



## NOS GRAND'MÈRES

Sous la futaine et le droguet,  
Cœur simple, caractère gai,  
Vécurent heureuses naguères  
Nos grand'mères !  
Elles ignoraient les journaux  
Qui traitent : modes, oripeaux,  
Et les gazettes potinières,  
Nos grand'mères !

Quand refleurissaient les buissons,  
Montaient leurs rires, leurs chansons ;  
Elles prodiguaient leurs voix claires,  
Nos grand'mères !  
Et sans falbalas, sans rubans,  
Sous leurs modestes bonnets blancs,  
Dansaient aux fêtes printanières,  
Nos grand'mères !

Chose incroyable de nos jours,  
S'amusaient sans autres atours,  
Naïves comme des bergères,  
Nos grand'mères !  
Puis, suivant les antiques lois,  
D'un bon époux faisaient le choix,  
Sans aller rêver de chimères,  
Nos grand'mères !

« Gardez l'honneur, gardez la foi,  
« L'amour de Dieu, l'amour du Roy »,  
Disaient ces sages conseillères  
Nos grand'mères !  
Et s'il fallait payer l'impôt  
Du sang, pour l'autel, le drapeau,  
« En avant ! » clamaient les premières  
Nos grand'mères !

Et c'est ainsi qu'au bon vieux temps,  
Sans diplômes aux noms ronflants,  
Se montraient mères exemplaires,  
Nos grand'mères !  
Que par leurs soins intelligents,  
Elles formaient de braves gens  
Dont elles pouvaient être fières,  
Nos grand'mères !

Aussi repensons quelquefois  
Aux braves femmes d'autrefois  
Qui dorment dans les cimetières,  
Nos grand'mères !  
Et prions enfin le bon Dieu  
Qu'Il nous accorde un petit peu  
Du bon sens de ces ménagères,  
Nos grand'mères !

ANDRÉ MONTAUDON





## BIBLIOGRAPHIE

UNE de nos chroniques a déjà parlé de *Quo Vadis*, cette œuvre maîtresse du célèbre romancier SIENCKIEWICZ, dont le succès retentissant a révélé au grand public qu'il existait une littérature polonaise. *Quo Vadis* appartient d'ailleurs au monde chrétien tout entier, puisqu'il peint, avec une beauté singulière, le christianisme jeune pénétrant au sein de la société païenne corrompue, pour la régénérer. La vérité historique voulait, quoique le sujet fut traité avec toute l'élévation voulue, des caractères et des scènes empêchant que le livre pût être lu par tous. La traduction (1) de M<sup>me</sup> DE BAULNY y a remédié par le retranchement de certains passages, l'adoucissement de certaines expressions, mais sans rien changer au drame lui-même. C'est donc aux mères de famille de juger, en ce qui concerne leurs filles, la possibilité de cette lecture, puisque les avis sont fort partagés. Du moins, toute personne d'esprit sérieux, connaissant l'histoire, pourra, grâce à cette nouvelle traduction, jouir d'un très beau livre qu'elle n'aurait peut-être pas osé goûter autrement.

La très belle *Vie du Père Chocarne*, par le P. OLLIVIER (2), est à recommander. Il fait bon s'approcher des âmes saintes, se fortifier par leur exemple. Le P. Chocarne fut un saint infiniment sympathique; cette étude, vibrante d'émotion, l'apprend à ceux qui ne l'ont pas connu, ne fût-ce qu'à travers sa *Vie du P. Lacordaire*, en qui il avait pénétré plus avant que personne. De Lacordaire au P. Chocarne, de celui-ci à son biographe, l'éloquent et énergique prédicateur que tous connaissent, c'est une chaîne ininterrompue, et ce chapitre de l'histoire dominicaine devient, à l'heure présente, d'une puissante actualité.

L'intéressante étude de M<sup>lle</sup> LUCIE FAURE sur Newman, sa vie et ses œuvres (3), initie aux progrès qu'a fait, depuis un demi-siècle, le catholicisme en Angleterre. La jeunesse de Newman, le travail moral qui amena sa conversion, une analyse bien faite de ses écrits, font de ce livre une lecture agréable, qui n'a rien d'aride malgré le sérieux du sujet.

Avec *Boniface de Castellane* (4) nous passons à un ouvrage historique du plus haut intérêt. Père du maréchal, le comte de Castellane vécut de 1758 à 1837; ses lettres, des papiers de famille, ont servi à composer ce beau livre où sa noble physionomie de grand seigneur revit avec un relief rare et où revit en même temps tout un passé. Après le récit émouvant de sa captivité sous la Terreur, ses lettres

à son fils forment comme les mémoires d'une famille au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Parmi les romans, j'indiquerai d'abord et seulement pour les plus âgées de mes lectrices : *Française du Rhin*, par CH. DE ROUVRE (1), peinture très vive des déchirements de la société strasbourgeoise depuis l'annexion. Le souvenir fidèle de la France s'y incarne dans une attachante figure de jeune fille qui renonce, le sentant trop oublieux, au fiancé qu'elle a d'abord choisi. *Stérile sacrifice*, par A. GLADÈS (2), se distingue par l'analyse intense des caractères et la mélancolique poésie des paysages du Jura qui les encadrent. L'histoire est triste, comme la vie est souvent manquée, parce que la femme est trop fière et l'homme trop faible pour savoir être heureux. Un ressort manque à ces âmes écrasées sous le sacrifice inutile; l'auteur ne l'a pas dit assez.

Une collection nouvelle (3) offre à nos plus jeunes lectrices des romans signés de noms qu'elles aiment : *Main d'enfant*, par M. AIGUEPERSE; *Une Part de bonheur*, par C. DE LAMIRAUDIE, et *Rêve et Réalité*, par M. THIÉRY, ont même eu dans leur journal un grand succès. Elles liront aussi avec plaisir un des plus jolis récits de MARY FLORAN : *Maman Cendrillon*, où une jeune fille gâtée se transforme, grâce à l'influence d'une mère exquise comme le sont souvent les mères dans les romans de MARY FLORAN, qui sait créer des situations et des caractères vrais. Deux romans : *La Pupille du Doyen*, par M. DE BEAUMONT, et *Sans Baptême*, par J. DE LIAS, d'une moralité irréprochable, complètent cette collection destinée à être mise entre toutes les mains.

Je trouve dans la *Bibliothèque de ma Fille* (4) : *L'Épreuve de Minnie*, par MARYAN, épreuve douloureuse qui consiste à douter d'un ami d'enfance, presque un fiancé, à le croire coupable d'un crime. Le nom de l'auteur recommande ce roman comme celui de M. AIGUEPERSE : *Kerdelec veut, Kerdelec doit*, histoire d'un petit paysan breton qui relève son vieux nom tombé, à force de ténacité et d'intelligence, grâce à une généreuse intervention qui lui permet de s'instruire.

De M. MARYAN, encore un excellent volume : *Le Féminisme de tous les temps* (5). Nos lectrices y trouveront les meilleurs conseils pour élever les enfants, joints à des idées fort sages, qui aideront sûrement, chez nombre d'entre elles, à cette éducation de soi, si importante pour achever de former notre être moral.

A. CHEVALIER.

(1) Rathon, 34, rue Bonaparte : 6 fr. 50, illustré.

(2) Lethielleux, 10, rue Cassette : 6 fr.

(3) Perrin, quai des Grands-Augustins, 35 : 3 fr. 50.

(4) Plon, rue Garancière : 7 fr. 50.

(1-2) Perrin, quai des Grands-Augustins : 3 fr. 50. — (3) Paillard, Abbeville : 2 fr. 50. — (4) Dans nos bureaux : 3 fr. — (5) Bloud et Barral : 2 fr. 75.





## L'ÉPREUVE

SUITE



rien qu'il n'eût aucune inquiétude sur le résultat final de l'affaire, Georges ne put se résigner à attendre dans l'inaction la nouvelle espérée. Il sortit vers le soir, voulant aller au-devant de son triomphe, et Suzanne continua d'échafauder des rêves qu'elle confiait maintenant à Gite.

La jeune fille, assise près d'une fenêtre et penchée sur un travail de broderie, laissait sa belle-sœur construire ses châteaux en Espagne. Elle approuvait de temps en temps d'un mot distrait pour complaire à la jeune femme; celle-ci remarqua son manque d'enthousiasme :

— On dirait que tu n'es pas contente, Gite ? Tu jouiras pourtant, toi aussi, de cette vie plus large.

— Oh ! moi, fit Gite...

Elle s'interrompit, ne voulant pas dire à Suzanne combien le luxe qu'elle rêvait la laissait, elle, indifférente. Avait-on vraiment besoin de toutes les choses évoquées par la jeune femme pour posséder le vrai bonheur ?

— Nous restaurerons le château d'Or, dit tout à coup Mme Hébert.

— Restaurer le château d'Or, Suzon ! répéta Gite surprise. Je ne voudrais certes pas que Georges employât son argent à embellir ma pauvre vieille maison. D'ailleurs, telle qu'elle est, moi, je l'aime et toi... toi, tu n'y vivrais pas, quand même elle serait restaurée, comme tu dis.

— Y vivre... non, bien sûr ! Mais j'irai t'y voir quand tu seras mariée.

Gite hocha la tête.

— Mariée... qui sait si je me marierai !

— Mais oui, certainement, tu te marieras. Tu deviendras une jolie petite madame qui rendra son mari très heureux, fera des économies et élèvera dans la vertu une ribambelle d'enfants.

Brigite se mit à rire.

— Comme tu vois les choses de loin !

Elle allait protester contre cet avenir trop bien organisé; elle fut interrompue par la femme de chambre qui venait, avec des airs mystérieux, prévenir Mademoiselle que quelqu'un la demandait.

— Qui est-ce ? vous ne savez pas ? demanda Suzanne intriguée, tandis que l'esprit de Gite évoquait immédiatement un uniforme bleu de lin.

— Je... je ne sais pas.

— C'est une dame ?

— Non... c'est un monsieur.

— Mais, Gite, c'est très intéressant... va vite... bien que ce ne soit pas très convenable.

Restée seule avec Julie, Suzanne reprit son interrogatoire; mais cette fille pinça les lèvres et prit un air compassé.

— Voyons, Julie, quel genre de visite ? un quel-  
teur ?

— Non, madame.

— Vous ne connaissez pas du tout ?

— Madame... si Madame voulait bien ne pas m'interroger... j'ai de l'attachement pour madame... et...

— Que voulez-vous dire ? s'écria Suzanne, brusquement inquiète. Qu'est-ce que ce mystère ?

— Oh ! il ne faut pas que Madame se tourmente; Mademoiselle expliquera à Madame. Moi, n'est-ce pas, je n'ai pas à comprendre.

— Je vous ordonne de parler.

Sournoisement, Julie guettait sur le visage altéré de Suzanne les progrès de l'anxiété qu'elle s'amusait à faire naître, pour le plaisir mauvais de provoquer la scène qu'on voulait — elle l'avait compris — éviter ou reculer. Contente de l'effet produit, Julie enfouit sa figure dans ses mains et parut fondre en larmes.

— Mon Dieu, gémit-elle, que j'ai de chagrin de penser que Madame va peut-être en avoir !... Bien sûr c'est pour l'empêcher que Monsieur m'avait dit... Mais de voir Monsieur comme ça, moi, j'ai perdu la tête, je n'ai plus su ce qu'il fallait dire.

— Monsieur est rentré ?

Julie pleura plus fort.

— C'est lui qui a demandé Mademoiselle. Il m'avait tant recommandé que Madame ne sache pas !... Il me grondera...

— Je ne lui dirai pas que vous l'avez trahi, dit Suzanne. Sans doute, il veut me préparer une surprise...



Elle parlait un peu au hasard, dans le désir de se rassurer elle-même ; Julie ne le lui permit pas.

— Une surprise, Madame ! Oh ! bien, ça ne sera toujours pas une bonne surprise... Monsieur était blanc comme un linge et il tremblait tellement qu'à peine s'il pouvait parler.

— Donnez-moi un peignoir.

— Oh ! qu'est-ce que va faire Madame ? Il ne faut pas...

Déjà Suzanne était debout, chancelante.

— Donnez, vite... ordonna-t-elle.

Toute gémissante, Julie l'aida à se couvrir. Sa robe flottait sur son buste amaigri. D'un geste nerveux, Suzanne en noua la ceinture.

Autour d'elle les meubles lui semblaient se mouvoir. Elle tendit les bras dans la recherche instinctive d'un appui ; sa main rencontrant le bras de Julie, elle s'y cramponna. Alors, doucement, sans cesser de protester, suppliant sa maîtresse de se recoucher, ayant l'air de la retenir, Julie la conduisit jusqu'à la porte. Là, Suzanne se redressa.

— C'est bien, fit-elle la voix ferme, j'irai seule. Vous... je vous défends de sortir d'ici.

Et elle passa, refermant elle-même la porte.

La femme de chambre tendit l'oreille un instant, elle souriait d'un méchant sourire.

— Oh ! bien, zut ! fit-elle en esquissant une pirouette, si les maîtres étaient heureux tout le temps, où serait la justice ?

Quand elle se sentit seule, le vertige de Suzanne augmenta, elle s'appuya au mur... la tête lui tournait, un bruit de vague lui remplissait les oreilles. Allait-elle tomber là ?... Il ne fallait pas : elle voulait savoir. On s'appropriait à lui mentir, à lui cacher un malheur... elle saurait, malgré les précautions prises pour la tromper.

Elle fit quelques pas, dépassa le salon dont la porte était ouverte. « Ils » n'étaient pas là. Elle savait bien où « ils » devaient être... dans le cabinet de Georges. Il lui semblait revoir ce qui l'entourait après une longue, très longue absence... était-elle vraiment revenue ? Ne rêvait-elle pas ?... Elle se souvient de ses projets de tout à l'heure : ce logis qu'elle voulait quitter, ces choses qu'elle rêvait de disperser ou de grouper en un cadre différent, elle s'aperçoit qu'elle les aime, qu'elle s'y est attachée et que changer tout cela l'attristerait... ses pensées restaient un peu vagues, comme involontaires, comme si un autre, parlant près d'elle, les eût énoncées.

Au seuil du bureau de Georges, M<sup>me</sup> Hébert s'arrêta. Quelqu'un pleurait là, coupant ses larmes de mots étouffés. La porte n'était pas complètement fermée, Suzanne l'écarta un peu et resta immobile, les mains cramponnées à la serrure. Une portière la cachait.

Georges pleurait... Ces sanglots d'homme, déchirants et comme arrachés par une douleur physique, épouvantèrent la jeune femme ; elle eut

envie de fuir pour ne plus les entendre. Mais il parlait, elle se pencha, prêtant avidement l'oreille.

Ce furent d'abord des chiffres qu'elle ne comprit pas et qui lui martelaient le cerveau comme autrefois, lorsque tout enfant elle forçait son esprit à des problèmes trop ardues. Puis elle entendit la voix de Brigitte.

— Enfin, que vas-tu faire ?

— Essayer de lui cacher... retarder du moins sa peine.

— Le pourras-tu ?

— J'essaierai. J'emprunterai, je travaillerai... Ah ! si je ne lui avais rien dit !... Mais c'était si beau... cela paraissait si sûr ! Il a fallu une fatalité, une défection au dernier moment...

— Pauvre, pauvre Georges !

— Oh ! c'est elle qu'il faut plaindre... C'est ma pauvre chérie, si malheureuse déjà... Me pardonnera-t-elle, mon Dieu !

— Comment pourrait-elle t'en vouloir, fit Brigitte la voix indignée, quand c'est pour l'amour d'elle, pour mieux satisfaire ses goûts que tu t'es ruiné !

— Songe : elle perd tout à la fois... la vie large qu'elle aime, le luxe... et sa beauté... sa pauvre chère beauté !

— Mais puisque le spécialiste assure...

— Ah ! fit Georges douloureusement, ce n'est qu'une comédie que, par pitié pour elle, je permets qu'on joue. A moi on a dit la vérité... et, la vérité, veux-tu la connaître ? Des mois, des années de soins arriveront à *atténuer* un peu ces marques horribles ; mais rien, rien jamais ne pourra les effacer, redonner de la souplesse et de l'éclat à la peau couturée...

Suzanne écoutait frémissante : Georges parlait-il vraiment d'elle ? de lui ? La ruine pour eux... la pauvreté...

La pauvreté ! Toute l'horreur d'une humble vie où plus rien ne serait de ce qui avait été, saisit la jeune femme et la pénétra. Elle eut la pensée de fuir très loin, n'importe où, pourvu que le spectre redouté dont parlait son mari ne pût l'atteindre. Et malgré l'affolement où la jetait le désastre avoué, elle restait là, debout encore, un reste de courage la soutenant.

Mais lorsqu'elle entendit que sa beauté aussi lui échappait, qu'elle allait devoir se survivre comme il lui faudrait survivre à toutes ses joies, elle eut un élan de révolte qui la poussa en avant, contre ces deux êtres qui osaient dire de sa jeunesse, hier triomphante : « C'est fini ! »

Elle ouvrit la porte, releva le rideau.

Brigitte la première l'aperçut... elle recula avec un gémissement d'effroi : tant d'horreur tragique émanait de ce visage labouré, convulsé de souffrance. Mais Georges s'élançait et dans ses bras Suzanne s'écroulait évanouie.



## XII

Dans la chambre que M<sup>me</sup> Hébert voulait constamment obscure, Brigitte s'avança hésitante. Elle y voyait assez cependant pour se diriger, mais Suzanne dont la rancune douloureuse ne s'apaisait pas depuis qu'elle avait surpris la vérité doublement accablante, Suzanne l'effrayait.

La jeune femme, par le mutisme obstiné qui succédait aux folles plaintes des premiers instants, comme par ces plaintes mêmes, paraissait accuser son mari de sa souffrance. Et Brigitte, se sentant englobée dans cette aversion malade, n'osait plus qu'à peine l'aborder.

Elle demanda timidement :

— Suzanne... dors-tu ?

Sur la chaise longue une forme blanche remua un peu, mais M<sup>me</sup> Hébert ne répondit pas.

Brigitte reprit :

— Le docteur Awerly est là... veux-tu le recevoir ?

Cette fois Suzanne répondit.

Sa voix durcie et comme éraillée par les larmes éclata tout à coup :

— Awerly !... Ni lui, ni aucun autre... Cette comédie est inutile, puisqu'elle ne peut plus me tromper... Ni lui, ni personne... qu'on me laisse en paix ! c'est fini... fini...

Brusquement la voix se brisa dans un sanglot. Gite s'élança vers la malheureuse, les bras tendus, les yeux suppliants.

— Oh ! Suzanne, Suzanne !

Mais M<sup>me</sup> Hébert ne vit pas l'éloquence des grands yeux aimants, elle ne vit que le geste de pitié, et elle ne voulait pas de pitié.

— Laisse-moi ! ordonna-t-elle.

Et lentement, le cœur lourd, Gite sortit.

Le docteur Awerly et Georges attendaient la décision de la malade. Le visage attristé de Brigitte les éclaira avant même qu'elle eût parlé.

— M<sup>me</sup> Hébert refuse de me recevoir ? demanda le célèbre spécialiste. Et sur un geste affirmatif de la jeune fille, il ajouta, plein de condescendance : — Il ne faut pas insister, les malades ont souvent d'inexplicables caprices, et M. votre frère me dit que l'état nerveux de M<sup>me</sup> Hébert est loin d'être satisfaisant depuis quelques jours. Le traitement ne devrait pas être interrompu, mais enfin !.... Voudrez-vous bien me faire prévenir dès que l'excitation nerveuse aura cessé, s'il vous plaît, n'est-ce pas ? Mes journées sont trop étroites pour tout ce que j'y dois faire entrer. Au revoir, mademoiselle... Monsieur... ne vous dérangez pas, je vous en prie.

Quand ils se retrouvèrent seuls, Brigitte se jeta dans les bras de son frère.

— Oh ! Georges, qu'allons-nous devenir ? Suzanne ne nous aime plus... Nous ne pourrions plus rien pour elle !

Georges détourna les yeux. Il ne voulait pas que sa sœur vit les larmes qu'y faisait monter cette phrase d'une vérité cruelle : « Suzanne ne nous aime plus. »

Non, elle ne voulait plus aimer, elle ne voulait plus être consolée... Se voir repoussé par elle causait à Georges Hébert une douleur qui effaçait toute autre peine.

Brigitte répéta :

— Qu'allons-nous devenir ?

Georges eut un geste las.

— Que faire, en effet ?... Il nous est impossible de continuer notre train de vie. Avec le faible capital qu'un peu de prudence m'a fait réserver, nous ne pourrions guère aller plus d'un an... et encore !

— Alors... c'est la vraie misère !

— La vraie misère. Ah ! si ma pauvre Suzanne était résignée, que m'importerait ! Je travaillerais, j'aurais du courage. Mais de la voir ainsi m'enlève toute force. Je n'ai même plus celle de prendre un parti... pourtant, une décision prompte serait nécessaire.

— Sais-tu, Georges ? Depuis l'autre jour, j'ai beaucoup réfléchi. Je crois que rien ne sera plus pénible à Suzanne que de rester à Paris dans les conditions actuelles. Pourquoi n'irions-nous pas nous réfugier au château d'Or, au moins pour quelque temps ? Cela ne t'empêcherait pas de chercher à organiser ta vie... si la pauvre Suzanne y consent.

— Elle consentira, il le faut... Je te remercie.

— Il ajouta simplement : — J'avais pensé à cela.

Suzanne Hébert n'opposa aucune objection aux projets de Georges, que lui importait maintenant !

Elle montra même une hâte fiévreuse à presser le départ et, quelques semaines plus tard, tous trois se retrouvaient sur la route de Nersac, dans le vieux breack un peu plus rouillé peut-être. Jeanitou les conduisait, épanoui de revoir « sa petite mademoiselle », ignorant d'ailleurs quels désastres la ramenaient ainsi que M. Georges qui s'efforçait de paraître souriant, et la jeune madame qu'on ne reconnaissait pas, bien sûr, avec ses pauvres yeux rouges et sa figure si pâle, toute trouée.

Quand M<sup>me</sup> Hébert arriva au seuil du château d'Or, Catherine qui embrassait déjà à pleins bras sa petite Gite accourue en avant, écarta la jeune fille, regarda Suzanne et, joignant les mains, s'écria :

— Oh ! pauvre madame... ce que c'est que de nous !

Et, comme Suzanne fondait en larmes, Catherine aussi se mit à pleurer.

Les jours qui suivirent furent de tristes jours. Suzanne avait l'impression d'être enterrée vive. Elle s'était figuré qu'en la solitude du château d'Or elle souffrirait moins que dans son milieu parisien, qu'elle arriverait à s'oublier. Mais l'oubli qu'elle cherchait n'était qu'un égoïste engour-



dissement. Elle ignorait le seul remède auquel efficacement elle aurait pu recourir : l'oubli de soi. Elle ne croyait plus au bonheur pour elle ; la pensée de donner de la joie aux autres, joie dont elle aurait reçu le reflet, cette pensée ne l'effleurait même pas.

Elle souffrait : peu lui importait que d'autres souffrissent de sa souffrance.

Chaque jour passant alourdissait le fardeau de Georges. Dans le cœur de celle toujours et si désespérément aimée, l'indifférence faisait place à une rancune hostile. Ah ! si elle était venue à lui avec les mots qu'il avait eu un instant la folie d'espérer ! Si elle lui avait dit : « — C'est pour moi que tu as cédé au mirage d'une fortune décuplée ; c'est à cause de moi que tu as gâché ta vie... Je t'aiderai à la refaire. J'oublierai dans l'amour de tes yeux la pitié rencontrée en d'autres yeux, et parce que j'aimerais l'existence étroite qui doit être nôtre, toi aussi tu l'aimeras. » Si elle avait ainsi parlé, sa Suzon frivole et cruelle, qu'aurait été pour lui toute autre déception !...

La douceur de retrouver sa chère maison était rendue douloureuse à Brigitte par le souvenir redevenu plus constant de Mme de Verrière.

Peu de temps après l'arrivée au château d'Or, Georges annonça qu'il allait retourner à Paris où l'appelait le règlement de leurs affaires.

Son absence pouvant se prolonger, il demanda à M. de Math de vouloir bien venir près de sa fille. Ainsi Suzanne et Brigitte ne resteraient pas seules.

M. de Math ne se consolait pas de la mort de sa femme et restait très abattu. C'était certainement un chagrin sentimental que le sien, mais plus encore un chagrin égoïste dans lequel entraient pour une bonne part l'ennui de vivre seul dans une maison désorganisée. La pensée d'échapper pendant quelque temps à sa solitude fit qu'il accepta volontiers la proposition de son gendre et vint s'installer au château d'Or la veille du départ de Georges, malgré l'effroi que lui avait toujours causé la campagne. Il prétendait que le silence des champs lui donnait la migraine et que trop de verdure lui faisait mal aux yeux. Jusque-là Suzanne avait défendu qu'on dit rien à son père de leur débâcle financière. Ce fut elle qui la lui annonça un jour que, pour la centième fois, il lui répétait qu'elle avait grand tort de ne pas voyager afin de se distraire ; que la campagne — il le voyait bien — n'était pas plus favorable à sa fille qu'à lui. Il ne comprenait pas Georges d'avoir enterré là sa femme et sa sœur...

Énervée, Suzanne lui cria leur ruine. Ce fut pour le pauvre Arnaud le coup de grâce... Sa fille enlaidie et devenue pauvre, sa femme morte, qu'allait-il devenir ? Il avait précisément caressé la pensée de s'installer un peu plus tard auprès du jeune ménage... Maintenant, c'était fini ! On l'abandonnait à Paris, on venait s'enfermer dans cet

affreux trou, dans une maison en ruines !... Brigitte, en les rejoignant, mit fin à ses litanies. Et, comme en lui survivait toujours la politesse mondaine, il se retourna souriant vers la jeune fille :

— Je disais à Suzanne, mademoiselle Brigitte, combien le château d'Or a de cachet et comme je comprends que vous y soyez attachée.

— N'est-ce pas, fit la pauvre Gite, toute heureuse, n'est-ce pas ? Mais elle a pour moi, ma vieille maison, un charme qu'elle ne peut avoir pour nul autre, elle est si pleine de souvenirs !

Elle se tut, elle venait de se revoir toute petite, perchée dans un magnolia, tandis qu'un petit garçon trop maigre et trop pâle lui criait d'une voix autoritaire : « — Tu seras une princesse blonde et moi le prince Charmant. »

Elle sourit. Pour la première fois depuis son retour, Gite voyait un rayon de soleil percer les nuages menaçants rassemblés au-dessus d'elle et, dans un coin de ciel dégagé, elle entrevoyait des choses un peu vagues, mais qui la rendirent toute rose.

Cette courte envolée vers l'espérance fut interrompue par l'apparition dans l'avenue de l'antique calèche des Fortlane.

Le cocher, arraché à ses préoccupations agricoles, s'efforçait de prendre une tenue imposante dans sa livrée usée mais très galonnée et sous un chapeau à aigrette d'argent ; des armoiries s'étaient sur les portières.

Le visage fané de Mahaut se penchait, souriant.

Mlle de Fortlane était coiffée d'un Gainsborough sur lequel se balançaient deux longues plumes amazones. Mahaut ne variait guère la forme de ses chapeaux ; elle transportait de l'un à l'autre ces plumes dont elle disait avec une naïveté attendrissante : « C'est un fonds de toilette ».

Près d'elle, Mme de Fortlane gardait un air préoccupé. Cette visite au château d'Or — visite de condoléance — la troublait, et ce que Raoul leur avait écrit de Suzanne ne lui donnait nullement le désir de connaître la jeune femme. Elle se l'imaginait « fin de siècle », et ce mot, bien que depuis longtemps démodé, résumait pour elle toutes les audaces, les extravagances du modernisme qu'elle eût été bien embarrassée de définir, mais dont le vague même l'épouvantait.

Mahaut raisonnait sa belle-sœur.

— Ma chère Marie, songez donc... la malheureuse jeune femme est très abîmée... Son esprit, certainement, doit se tourner aujourd'hui vers les choses sérieuses.

Elle ajoutait d'un ton sentimental : « C'est une blessée de la vie ! »

Ce jour-là, Mmes de Fortlane ne purent juger de l'état d'esprit de Mme Hébert.

Au bruit de la voiture, Suzanne avait quitté le salon, déclarant qu'elle ne voulait voir qui que ce fût.



Gite, attristée de ce refus, resta seule avec M. de Math pour recevoir ses voisines.

La visite fut courte. M<sup>me</sup> de Fortlane, s'étant aperçue de la fuite de Suzanne, se sentait gênante; elle pressa le départ. Gite se disait tristement : Suzanne ne voudra jamais rendre cette visite... Moi j'irai bien, mais cela ne comptera pas et M<sup>me</sup> de Fortlane ne reviendra plus...

Cette crainte rendit plus affectueux son baiser d'adieu à Mahaut. Celle-ci la retint contre elle un instant et lui murmura très vite : « Priez beaucoup pour Raoul, ma petite Brigitte... il a de grands espoirs. Il ne nous dit pas encore ce qu'il espère, mais j'ai deviné, sans doute un beau mariage... Une bonne prière, n'est-ce pas, pour votre ami ? »

— Certainement, je vous le promets, dit tout haut Brigitte.

Sa voix lui parut étrange... comme lointaine... Mais personne ne parut surpris.

Mahaut s'installait près de M<sup>me</sup> de Fortlane, aidée du baron dont les façons « grand siècle » la comblaient d'aise.

Brigitte les regardait, un sourire figé aux lèvres.

### XIII

« Un beau mariage ! Mon Dieu, j'ai promis de vous prier pour cela et je ne peux pas, mon Dieu, vous le savez bien !... »

Gite, prosternée dans la petite église de Nersac, s'attardait encore, la messe achevée. Priait-elle vraiment ? Le recueillement lui paraissait impossible. Elle avait, durant la messe, vu danser sur les pages de son missel ces trois mots : « Un beau mariage », et tout ce que son cœur aimant avait amassé de souvenirs ou d'espérances, elle le repassait, malgré elle. Maintenant que le prêtre avait quitté l'autel, que les cierges étaient éteints, il semblait à Brigitte qu'elle avait laissé fuir une heure précieuse, laissé échapper l'occasion d'obtenir des grâces... Est-ce que la prière n'est pas toute puissante ? Elle n'avait pas su profiter de l'instant miraculeux où Dieu lui-même présent sur l'autel est tout prêt à écouter, tout prêt à bénir... Mais prier ! Demander pour Raoul un bonheur qui l'éloignerait d'elle, comment en avoir le courage ! Brigitte se rappela tout à coup ce mot d'une simplicité sublime d'un pauvre homme que quelqu'un interrogeait sur ses longues stations dans l'église.

« Que pouvez-vous donc dire à Dieu tout ce temps-là ? »

« Rien... Je l'avise et il m'avise. »

Et Brigitte se rassura. Son trouble même n'était-il pas une supplication ? Elle avait gémi de souffrance, montré sa blessure, comme fait un malheureux qui étale aux yeux des passants ses infirmités ou ses plaies et ne dit rien, jugeant que la compassion parlera mieux qu'il ne saurait faire. Ah !

si sa peine, sa lourde peine pouvait obtenir du ciel un peu de pitié !

Dix jours s'étaient écoulés depuis la visite de Fortlane. Brigitte était sans nouvelles... Qu'advenait-il du prince Charmant ? Elle soupira, ferma son livre ; une image s'en échappa. En la replaçant entre les feuillets, elle y lut parmi les enluminures : « Mon Dieu, vous savez tout, vous pouvez tout et vous m'aimez... Fiat ! »

Elle joignit les mains, tout à coup apaisée. Elle répétait la courte prière, donnant aux mots leur valeur consolante. Et Gite découvrit qu'elle pouvait prier dans le sens promis à Mahaut et à Raoul lui-même, sans demander pour elle la douleur. Elle dit : « Montrez à Raoul le bonheur... faites qu'il le trouve et le reconnaisse ! »

Et il lui parut que le bonheur du prince Charmant ne serait avec nulle autre aussi certain qu'avec la petite princesse de ses jeux d'enfant.

Et Brigitte, se levant presque souriante, revint au château d'Or. Elle rencontra M. de Math dans l'avenue. Il allait d'un pas tantôt vif, comme emporté par un désir impatient d'avancer, tantôt et brusquement très lent, comme pris d'une lassitude subite. Il tenait à la main une lettre fermée qu'il montra de loin à Brigitte pour l'encourager à se hâter.

— Tenez, cria-t-il, une lettre de Georges... pour vous.

Il continua, tandis que la jeune fille ouvrait l'enveloppe :

— La lettre n'étant pas pour Suzanne, j'ai dû attendre votre retour afin de savoir... Est-ce qu'il revient ?

— Oui... c'est-à-dire, il espère revenir à la fin de la semaine.

M. de Math poussa un long soupir.

— J'en suis très heureux. Je regretterais de vous laisser seules toutes deux... et, d'un autre côté, je ne voudrais pas abuser... de votre si aimable hospitalité.

Il s'embarrassait sous le regard un peu railleur de la jeune fille. Elle protesta que, pour sa part, elle serait ravie de le voir prolonger son séjour.

— Je vous remercie, Mademoiselle Brigitte, je vous remercie... Des affaires pressées me rappellent à Paris... malheureusement.

— J'en suis fâchée, dit-elle poliment.

Ainsi, ce vieil enfant ne pouvait, même pour l'amour de sa fille, supporter plus longtemps leur monotone vie de campagnards.

Peut-être lut-il dans les yeux de Brigitte, il se hâta d'ajouter :

— Je reviendrai vite, si vous le voulez bien.

Il s'était redressé, comme ranimé par la perspective de retrouver bientôt cette existence d'oisif qui lui paraissait si enviable.

Seul, M. de Math fit quelques frais de conversation pendant le déjeuner.

Suzanne, les yeux au loin, mangeait distraite-



ment. Brigitte ne retrouvait plus la paix reconfortante du « Fiat » consenti.

En quittant la table, M<sup>me</sup> Hébert annonça qu'elle se sentait souffrante et voulait essayer de dormir. Sa belle-sœur la suivit dans sa chambre, l'aida à s'étendre, ferma les volets. Suzanne la laissait faire, silencieuse. A peine un bref et morne merci récompensa la jeune fille qui redescendit aussitôt, prête à remplir auprès de M. de Math ses devoirs de maîtresse de maison. Elle l'aperçut qui se balançait, les yeux clos, sur un rocking-chair, tout prêt, lui aussi, aux douceurs de la sieste. Alors Gite mit son grand chapeau, le cher grand chapeau d'autrefois retrouvé accroché à sa place et, suivie de Zut et de Barbichon gambadant, elle s'en alla au bout du jardin, dans son coin préféré. Elle s'enfonça dans le fauteuil de buis et là, les yeux grands ouverts, elle suivit le cours capricieux des petits nuages blancs sur un ciel très bleu, tandis que ses pensées couraient aussi, se déformant et se reformant au gré de sa rêverie.

Un grondement des chiens, bientôt éclaté en abois de colère, ramena Brigitte sur la terre. Quelqu'un venait dans l'avenue. Brigitte distingua la tête lourde d'un alezan déteint, du cheval des Fortlane.

Son cœur battit.

Elle eut la vision de Mahaut triomphant d'une bonne nouvelle reçue de Raoul et envoyant bien vite au château d'Or porter un message. Déjà Brigitte croyait voir l'écriture anguleuse et trop penchée de Mahaut; elle lisait d'avance : « Victoire, chère petite ! votre ami Raoul est le plus heureux des hommes... » L'imagination de la jeune fille n'alla pas plus loin : le cheval alezan débouchait et, près de lui, la bride au bras, le front courbé, repoussant du pied les cailloux, marchait, non le cocher de Fortlane, mais « le plus heureux des hommes » lui-même qui n'avait en cet instant rien de triomphant dans l'allure.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Brigitte.

Et elle s'enfonça plus lourdement entre les pointes aiguës du buis. Son cœur battait, battait : ses genoux, elle le sentait, n'auraient jamais pu la porter.

Raoul ici ! Elle voulait l'appeler, lui faire signe, elle ne le pouvait pas. Mais Zut et Barbichon, moins émus qu'elle, ne perdaient ni la force de hurler ni celle de bondir au-devant du visiteur. Raoul les calma d'une caresse, regarda dans le jardin... Et apercevant Brigitte dans son buis, il salua. Puis, il s'approcha du petit mur et dit, la voix morne :

— Bonjour, Brigitte.

— Mon Dieu ! fit-elle encore. Se ranimant, elle

ajouta, sans pouvoir retenir son élan : — C'est vous ! quel bonheur !

Il la regarda d'un œil sévère.

— Ah ! vous trouvez, vous ?

Il avait l'air parfaitement désagréable — tout à fait le Raoul d'autrefois, le petit prince grincheux.

Brigitte s'épanouit. Elle eut grand-peine à ne pas exprimer la joie que lui causait son aspect de chien battu. Évidemment, c'était mal, très mal de la part de Gite. Mais comme tout à coup elle trouva facile à dire le « Fiat » consolant ! Elle se promit d'en faire goûter la douce sagesse à ce pauvre garçon.

— Suzanne dort, fit-elle, M. de Math aussi... ou à peu près...

— Ah ?

Il restait planté devant le mur, tenant toujours son cheval qui broutait le lierre et le chèvre-feuille.

— Il faudrait peut-être mettre votre cheval à l'écurie, insinua doucement Brigitte.

Raoul ôta son bras de la bride, la noua à la selle, puis tapant du plat de la main sur la croupe de l'alezan :

— Va tout seul, va !

— Et s'il se sauve ?

— Il connaît le chemin ; d'ailleurs, s'il repart... tant pis.

Mais le cheval ne repartit pas. Balançant la tête, l'air grave, il s'en allait, tournant la maison.

— Il trouvera bien quelqu'un pour le débrider, dit Raoul.

Et lestement il franchit le petit mur.

— Ah ! ma pauvre Brigitte, fit-il.

Elle s'était levée, le regardait doucement. Une pitié lui venait, dominant son égoïste joie de le voir si pâli, si changé.

Elle le ramena vers les fauteuils de buis. Il s'assit près d'elle comme lorsqu'ils étaient petits et soupira encore sans parler.

Brigitte soupira aussi, se demandant ce qu'elle devait dire.

Elle regardait sournoisement son profil régulier, un peu trop mince. Il avait des mouvements nerveux dans le sourcil, comme aux jours de colère, et sous la moustache retombante, sa lèvre tremblait.

Ah ! oui, il faudrait lui faire comprendre combien est consolante la résignation, car évidemment Raoul souffrait. Gite se sentit faite pour le rôle de consolatrice. Seulement, elle ne savait trop que dire pour commencer.

MARIE T.

(La suite au prochain numéro.)







## TÊTES DE JEUNES FILLES

SUITE ET FIN



N quittant la Dame au Lit, Gatien alla mettre son parrain au courant, puis il courut à la Héronnière raconter tout ce qui se passait à Étienne, qui lui avait promis d'y venir passer quelques heures. Il tenait surtout à le prévenir de l'arrivée prochaine du colonel de Lesgor, apprise de Dame Rose. Salbris cherchait dans son esprit le moyen de les mettre en présence, dans l'espoir d'amener une réconciliation.

Mais au lieu d'Étienne, encore absent, quelle fut sa surprise de trouver, confortablement installé dans la grande salle, un homme de bonne mine, aux cheveux grisonnants, dont la tournure et le visage rappelaient tellement ceux de son ami que le jeune avocat resta d'abord interdit.

— Monsieur Charles Liomer... ici ! s'écria-t-il, au comble de l'étonnement.

— Moi-même, monsieur Salbris, dit tranquillement l'ancien agent de change. Je vous remets parfaitement, et je n'ai point oublié que vous étiez l'un des meilleurs amis de mon fils.

— Et je le suis toujours, monsieur. Mais comment se fait-il ?... Étienne sait-il ?...

Il n'osait trop questionner.

— J'arrive, croyant trouver mon fils ici. On m'a dit qu'il allait revenir de Saint-Nazaire ; il ignore mon retour. Veuillez donc me parler de lui, monsieur Salbris ; je suis anxieux d'apprendre mille détails sur mon cher Étienne.

Salbris songeait à part lui que l'arrivée inopinée du père d'Étienne, coïncidant avec celle du colonel de Lesgor, pouvait détruire irrémédiablement tout espoir d'arranger les affaires de son ami. Il restait perplexe, tout en considérant l'ancien agent de change, très vieilli et changé, mais gardant toujours une tenue correcte et soignée, et chose qui lui paraissait étrange, conservant un air souriant, sans nul embarras visible.

Selon sa coutume, Gatien allait toujours droit au but. Évitant de faire au père de son ami aucune question indiscreète, aucune allusion au passé, il lui raconta brièvement ce qu'avait fait Étienne pour arriver à réhabiliter son père et

retrouver sa fiancée, puis tout ce qui s'était passé entre les deux jeunes gens depuis qu'ils s'étaient revus à la Charmille.

M. Liomer l'écouta en silence, et son visage fatigué exprima un bonheur intense, mais sans surprise au récit de la noble conduite de son fils.

Il répondit à Salbris par quelques mots qui firent pousser à ce dernier de joyeuses exclamations d'étonnement.

Tous deux convinrent d'attendre l'arrivée d'Étienne, et se mirent à causer comme de vieux amis. Gatien en arriva même à lui raconter ses projets et son espoir d'obtenir la main de la jeune amie de M<sup>lle</sup> de Lesgor.

..

A la Charmille aussi, bouleversement général. M<sup>me</sup> Mathay avait bien été obligée de tout dire à Aliette, dans un torrent de paroles où se mêlaient sans le moindre compliment, reproches, cœur, menaces, attendrissement vrai ou simulé, abandon... sacrifices pour une ingrate... Et cet avocat ? Un inconnu, en réalité... sans fortune solide ! Qui répondait de sa moralité ? Un beau jour, il laisserait là sa femme... les hommes sont capables de tout ! Oui, il fallait être sans cœur ni âme pour abandonner ainsi sa malheureuse tante, dans un si triste état de santé !...

Aliette écouta ce discours lamentable dans l'attitude d'une personne qui s'abrite sous une ombrelle pendant une pluie d'orage. Une joie folle lui vint d'abord quand elle fut certaine de la démarche de Salbris. Mais, après avoir reçu cette tempête, la pauvre enfant quitta sa tante, tout énervée et courut se réfugier dans les bras protecteurs d'Hélène, où elle tomba palpitante comme un passereau blessé.

M. Daguet les surprit à ce moment, et pour calmer la jeune fille, il se mit à lui raconter en détail sa visite à sa tante, ainsi que celle de Gatien. Il promit de revenir le lendemain pour parler à celle-ci qui aurait eu le temps d'apaiser son irritation.

En effet, après avoir déchargé sa mauvaise humeur sur sa nièce, M<sup>me</sup> Mathay, qui était en somme intelligente et fine, point méchante du tout, mais seulement un peu personnelle, se dit



que rien évidemment ne pouvait empêcher les choses de suivre leur cours. Fort bien, mais alors comment tourner bride honorablement ?

Aussi M. Daguet fut-il reçu avec toutes sortes de grâces, à son grand étonnement, quand il arriva pour tâcher d'arranger les choses. Le vieux magistrat sut s'y prendre fort adroitement. Dans une longue et amicale causerie, il sut réveiller la bonté endormie, flatter l'amour-propre, offrir le beau rôle au lieu de le laisser tout entier au jeune avocat. Il broda habilement sur ce thème, et sut présenter à la tante une passerelle tellement tapissée de fleurs qu'elle y passa sur la pointe du pied. Elle se décida à dire qu'elle acceptait la situation et qu'elle accordait donc son consentement moral, puisqu'on était en droit de se passer d'elle. Tant pis si ça tournait mal... Un beau trousseau... oui ! mais son héritage, jamais ! oh ! non !... Une pension, peut-être, car la fille de son frère, une de Brigné, ne pouvait rester à la charge de son mari ! Bien entendu, le mariage se ferait chez elle... les convenances !... dans six mois, pas avant... non, non, non ! afin de préparer son cœur au déchirement de cette séparation d'avec sa nièce chérie, et d'amortir le violent chagrin d'être privée de l'enfant pour laquelle elle avait tant fait... cette enfant que son « cœur » chérissait.

Là-dessus, pour frapper sur le fer chaud, l'excellent magistrat s'en fut chercher Aliette et la poussa dans les bras de sa tante qui l'appela « sa chère mignonne ». A ce trop heureux revirement, toute la rancune de la jeune fille s'évanouit.

Mais soudain, M<sup>me</sup> Mathay se prit à gémir. Et ce malheureux Formose, comment résisterait-il à son désespoir ?

— Je m'en charge, dit avec empressement M. Daguet, désireux de couper tous les ponts derrière les bonnes résolutions de la Dame au Lit.

Il se mit aussitôt à la recherche de Pont-Sauvage qu'il découvrit chez M<sup>me</sup> Mamirolle, fort occupé à s'informer d'une foule de détails au sujet des formalités mondaines en cas de mariage, pour un jeune homme. Et la corbeille, et la toilette, les fiançailles, la bague, la bague ! diamants ou perles ?

M<sup>me</sup> Mamirolle n'arrivait pas à lui faire comprendre ses réponses ; il lui faisait répéter dix fois la même chose ; enfin M. Daguet trouva le pauvre Formose dans une agitation extrême, à cent lieues de ce qu'il allait apprendre, M<sup>me</sup> Mamirolle tout essoufflée, et Cécile poussant d'immenses soupirs, engloutie dans une bergère.

Que de peine pour arriver à donner à l'infortuné vicomte la claire notion de la situation ! Il fallut lui dire et lui redire ce qu'il ne voulait pas entendre. M<sup>me</sup> Mamirolle ouvrait des yeux stupéfaits, et Pont-Sauvage se montrait aussi fâché qu'il en était capable, son visage exprimant le

plus comique étonnement, car il n'y comprenait rien du tout.

— Comment, s'écriait-il naïvement, comment se fait-il, cher monsieur Daguet, que je n'épouse plus M<sup>lle</sup> de Brigné ? M<sup>me</sup> Mathay et moi nous étions d'accord, tout à fait ! Vous êtes certain ?... Vous dites que c'est M. Salbris qui épouse à ma place ? Mais puisque je dois me marier ces jours-ci, qui vais-je épouser à présent ? Qui, cher monsieur ?

Cécile s'agita dans sa bergère. Pont-Sauvage l'apercevant, se précipita vers M<sup>me</sup> Mamirolle en s'écriant du ton d'un homme subitement sauvé d'un grand danger :

— Eh bien, madame, accordez-moi la main de mademoiselle votre fille.

M<sup>me</sup> Mamirolle, figée par la surprise, n'arrivait pas à emmagasiner à la fois tant d'événements absolument stupéfiants ; elle restait bouche bée.

M. Daguet se retira aussitôt, dissimulant son envie de rire sous un air de gravité sereine, et courut au *Cheval blanc* retrouver Gatien, auquel il annonça bien vite le succès de sa négociation auprès de la Dame au Lit.

— Et maintenant, en avant, mon petit ! Va tous les jours à la Charmille et tâche d'amadouer tout à fait ta future tante. C'est l'intérêt d'Aliette et le tien.

— Merci, parrain, cria Gatien en sautant sur son chapeau, je me précipite !

Et il partit comme un coup de dynamite.

« Ah ! que c'est beau, la jeunesse ! » se dit le parrain tout content.

..

M<sup>lle</sup> de Lesgor avait reçu une lettre de son père qui se montrait extrêmement mécontent d'avoir appris la présence d'Étienne Liomer dans le voisinage de sa fille ; aussi venait-il la chercher en hâte, sous le prétexte que sa mère, revenue des eaux, réclamait sa présence.

Informée de l'arrivée du colonel, M<sup>me</sup> Mathay, enchantée, prépara compliments et sourires, espérant bien le retenir quelque temps et le présenter à tous ses visiteurs. Mais le père d'Hélène prévint sa fille par dépêche de venir le trouver au *Cheval blanc*, où il descendrait, avant de se présenter chez M<sup>me</sup> Mathay. La jeune fille comprit que son père voulait d'abord causer avec elle et partit, le cœur serré, avec Dame Rose.

Le colonel embrassa longuement sa fille, heureux de la revoir et lui donna de bonnes nouvelles de M<sup>me</sup> de Lesgor.

— Comme tu as bonne mine, mon enfant ; ma belle, jolie fille a encore embelli, ajouta-t-il très paternel.

Le cœur d'Hélène se calma ; son père était arrivé inquiet, mécontent, mais à la vue de sa fille bien-aimée, il ne trouvait plus que des paroles



d'affection. A peine installé à l'hôtel, il fit asseoir Hélène près de lui.

— Mon enfant, j'ai voulu causer avec toi avant de me présenter chez Mme Mathay. Est-elle au courant de nos affaires de famille ? Non ? Bien. Dis-moi : as-tu réfléchi à la réponse définitive que je dois faire à M. de Marignane ?

— Ma réponse est la même, mon père, dit doucement la jeune fille. Je ne saurais épouser le comte de Marignane.

Le colonel fronça les sourcils et fit un geste de mécontentement.

— Ton refus persistant me fait le plus grand chagrin.

Au bout d'un instant, il reprit, répondant à leur secrète pensée à tous deux :

— Tu as revu Étienne Liomer, où, et comment ?

— Chez Mme Mathay, dont il est le voisin, ce que j'ignorais en venant ici.

— Tu as agi loyalement en me prévenant de sa présence, mais je vois bien que j'ai eu tort de me séparer de toi un seul jour. Nous avons eu assez de chagrin tous : toi, ta mère et moi, de la rupture complète de ton mariage... Et c'est à recommencer ! Tu ne devais pas, tu ne devais jamais revoir Étienne.

— Père, oui ! je m'en souviendrai toujours, du chagrin que m'a causé cette rupture...

— Est-ce moi, vraiment, qui en ai été la cause ? C'était forcé. Pouvais-je te laisser épouser le fils d'un failli ? Un père de famille a ses devoirs et ses responsabilités. J'ai fait ce qu'ils me commandaient !

— Mon père, dit-elle tristement, je me suis résignée, mais j'en garderai l'amer regret tant que je vivrai.

— Hé ! dit-il avec impatience, ne comprends-tu pas que pour notre repos à tous tu devrais être mariée depuis deux ans à cet honnête homme qui ne se lasse pas de te demander. Comment, je n'ai qu'une fille, que j'aime tendrement, et elle ne me fait que du chagrin !

— Si vous l'aimez, pourquoi alors la rendre malheureuse, père ? dit-elle doucement en levant sur lui ses beaux yeux tristes.

— La rendre malheureuse... moi ! malheureuse ! gronda-t-il en levant les épaules. Tu parles comme ta mère. Vous vous entendez toutes deux contre moi...

Le colonel allait et venait par la chambre, les mains derrière le dos. L'idée qu'il pouvait rendre malheureuse sa fille bien-aimée lui retournait le cœur, et sa colère redoublait à la pensée qu'elle devinait peut-être sa faiblesse.

Hélène connaissait sa bonté, sa tendresse pour elle ; aussi frappait-elle à l'endroit sensible, sachant bien que par l'affection, la douceur seules elle aurait chance de le toucher.

M. de Lesgor vint s'asseoir sur le divan, prit sa fille par la taille et l'attira vers lui ; elle jeta spon-

tanément les bras autour du cou de son père, et posa sa tête sur son épaule. Il la regarda tout au fond de ses yeux larges ouverts et dit :

— Voyons, mon enfant, ne tremble pas ainsi ; je ne suis ni dur, ni injuste ; tu sais quelle tendre affection j'ai pour toi, ajouta-t-il d'un ton radouci. J'ai en toi, en ta franchise, la plus entière confiance. Tu es une Lesgor, cela suffit. Dis-moi donc exactement comment tu as revu Liomer et tout ce que vous vous êtes dit.

— Tout ! je vous dirai tout, père ; mais, je vous en prie, écoutez-moi jusqu'au bout, car j'ai à vous apprendre des choses étranges et inattendues. Sachez-le bien, je n'ai rien dit, rien fait que vous puissiez avoir à me reprocher.

Franchement, simplement, elle lui raconta ses deux entrevues avec Étienne. Fébrilement, elle parla, saisissant en hâte ce moment unique de plaider leur chère cause à tous deux ; elle sut trouver des accents touchants, parla avec tant d'élan, tant de cœur et de persuasive tendresse que son père, surpris, se sentait ébranlé, sans vouloir le montrer, dans ses plus implacables résolutions.

Quand elle eut dit en termes simples et chaleureux tout ce qu'Étienne avait fait pour libérer et réhabiliter son père, le colonel resta stupéfait ; il eut une exclamation d'étonnement, loin de s'attendre à rien de semblable.

— Comment ! il a fait cela, dis-tu ?... payé déjà plus de moitié, des centaines de mille francs, pour son père ? C'est vrai ? Mais... très bien, très bien. Je ne dis pas que cela me surprenne de sa part. Je l'ai toujours jugé plein de cœur et de courage. C'est un brave ! Car ce n'est point à la guerre seulement qu'on peut accomplir des actes d'héroïsme. Un brave cœur, Étienne.

Il vit les yeux de sa fille briller, tout humides de larmes, et toussa dans sa moustache pour dissimuler l'émotion qui le gagnait. Elle le sentit se détendre, elle espéra.

— Vous ne lui en voulez plus, cher père ? dit-elle, câline, à demi-voix.

— Je n'en ai jamais voulu à ce pauvre garçon. J'ai eu assez de chagrin d'être obligé de rompre avec lui ; c'est à son père que j'en veux toujours, à son père qui nous a créé à tous cette situation pénible, par son acte malhonnête, lui, mon vieil ami, que je croyais — certes ! — bien incapable de jamais manquer à l'honneur. Étienne, lui, a toujours eu toute mon estime. J'avais pour lui une vive affection, puisque je lui donnais mon enfant, mon bien le plus cher et le plus précieux. Ce que tu viens de me dire est très bien, très beau, mais enfin, cela ne le justifie pas d'être venu ainsi te troubler, quand tu es loin de nous et faire naître en toi des espérances qui peuvent être bien longtemps à se réaliser, si jamais cela arrive. On ne trouve pas tous les jours des centaines de mille francs à gagner. Et il t'empêche



de faire un mariage qui nous donnerait la sécurité pour toi. Nous ne serons pas éternels, ta pauvre mère ni moi... Tout ceci est très fâcheux... Sache-le bien, mon enfant, reprit-il, tant que le nom de Liomer ne sera pas lavé de la tache qu'il souille, *jamais* tu n'épouserai Étienne. Et encore!...

Hélène tressaillit et devint toute blanche, mais ne répondit rien.

— Eh bien... qu'as-tu ? dit M. de Lesgor, inquiet.

Elle prit de nouveau tout son courage, embrassa son père, et lui dit dans l'oreille, câline en le tutoyant :

— Père chéri, écoute encore, et, je t'en prie, ne gronde pas. Malgré son adieu plein de colère — je le connais ! — je suis certaine qu'il espérera toujours me retrouver, et moi je suis résolue à l'attendre jusqu'à la fin de sa tâche.

— Ah ! ma pauvre enfant, quelle tête ! dit le colonel sans colère, mais avec un soupir de violente contrariété.

Elle sentait pourtant qu'il n'était plus aussi hostile.

— Je causerai de tout ceci avec ta mère ; je te ramène demain près d'elle.

La jeune fille sentit qu'il ne fallait pas insister, et n'osa ajouter qu'elle avait appris le retour subit du père d'Étienne.

A ce moment, quelqu'un frappa. C'était le domestique de l'hôtel.

— C'est un monsieur qui désire voir monsieur le colonel.

— Qui ? dit ce dernier en prenant avec impatience la carte présentée sur le plateau, et lisant tout haut : M. Charles Liomer. Ah ! c'est trop fort ! le père d'Étienne à présent ? Comment sait-il que je suis ici ? Dites à ce monsieur que je ne puis le recevoir. Allez.

— Recevez-le, père, je vous en supplie.

— Ah ! tu le veux ? eh bien ! tant pis. Faites entrer, commanda-t-il d'un ton bref.

La porte s'ouvrit toute grande, et le père d'Étienne entra ; un peu de pâleur trahissait seule son émotion. Il salua M<sup>lle</sup> de Lesgor, puis le colonel qui lui rendit froidement son salut, et resta immobile, le regardant en face, sans parler.

Hélène fit un mouvement pour sortir, mais elle dut s'appuyer au mur ; son cœur battait violemment et ses jambes tremblaient.

— Restez, mademoiselle, je vous en prie. Ce que j'ai à dire de très important au colonel de Lesgor intéresse également sa fille.

— Qu'avez-vous à me dire, monsieur ? répondit le colonel, tout fumant d'une surprise et d'une colère qu'il contenait avec peine. Vous avez été pour moi et les miens une cause de malheur et de chagrin. Le temps n'a pu les effacer. Pourquoi venez-vous les renouveler par une présence qui n'était pas désirée ?

Tous deux restaient debout, face à face, à un

mètre de distance. M. Charles Liomer écouta ces paroles si dures sans sourciller. Il y eut un de ces courts silences qui précèdent souvent les plus orageuses querelles. Hélène se sentait défaillir, tout en voyant le regard brillant du père d'Étienne se poser sur elle avec une grande douceur. Il reprit, d'une voix forte, mais dont le tremblement trahissait une émotion intense :

— Je reconnais, oh ! je reconnais mes torts ! Si vous en avez souffert, moi je les ai durement expiés. Mais le mal que j'ai fait, à vous, mon ancien ami, à mademoiselle et à mon fils, plus malheureux que nous tous, ce mal, c'est à moi de le réparer.

— Ha ! c'est facile à dire ! s'écria M. de Lesgor en laissant éclater sa rancune. Mon meilleur ami manquant à l'honneur... la pire des fautes !... son fils ruiné, réduit au désespoir, le mariage de ma fille rompu, lui brisant le cœur, détruisant son avenir... notre existence de tristesse et d'amertume... Eh ! monsieur, comment réparerez-vous ces désastres, s'il vous plaît ? Une seule chose milite en votre faveur, c'est la noble conduite de votre fils, que je viens d'apprendre à l'instant. Vous auriez dû, pour lui, pour vous, rester dans l'ombre et ne jamais reparaitre. C'est ce que vous pouviez faire de mieux.

— J'ai pu faire mieux ! Au risque de ma vie et au prix de ma santé détruite, j'ai durement travaillé. Je reviens des mines d'or du Klondyke.

— Du Klondyke ! s'exclama le colonel stupéfait.

— J'y ai gagné une fortune. J'ai tout payé. Je suis réhabilité. C'est fait. Voici le journal judiciaire qui en témoigne. Et voici toutes les quittances de mes créanciers.

Il posa journal et quittances sur la table.

Hélène ne respirait plus. De la terreur d'une querelle, d'une rupture plus violente, elle passait brusquement à la joie folle de l'espoir. Le colonel, saisi d'étonnement, regardait, immobile et muet, M. Liomer. Silencieux aussi, ce dernier ne quittait pas Hélène des yeux, et son visage seul trahissait la violente émotion qu'il éprouvait.

— Ah ça, voyons ! dit M. Lesgor, revenant de sa surprise, c'est vrai ? c'est possible ? ce que vous me dites là, Liomer ? Vous avez pu revenir vivant du Klondyke, de ce pays maudit, épouvantable, où il faut le courage du désespoir pour pénétrer et vivre dans des souffrances de tous genres ?

Déjà il l'appelait « Liomer ».

— J'ai dû avoir ce courage. J'en suis revenu vivant et riche, Dieu sait au prix de quelles dures souffrances, de quelles rudes épreuves ! Jamais je n'aurais voulu reparaitre si je n'avais pu effacer le passé. Oui ! tandis que mon pauvre fils travaillait aussi, au risque de sa vie, pour sa fiancée et pour son père, moi je menais de mon côté l'existence la plus affreuse au milieu d'êtres sans nom auxquels je disputais avec ma vie l'or si durement



arraché à cette contrée dangereuse, presque inaccessible, sous ce climat mortel.

— Je sais ! je sais que c'est un enfer dont peu reviennent.

— Oui, c'est bien cela. De l'or !... j'en ai rapporté beaucoup, beaucoup ! Je le mets aux pieds de cette enfant chérie que j'allais appeler ma fille quand...

Il s'arrêta et baissa tristement la tête.

Hélène, émue, touchée jusqu'aux larmes, se pendit au bras de son père, et, sans rien dire, dans un long soupir douloureux, elle le regarda avec une prière telle qu'il se sentit faiblir tout à fait ; il toussa, chercha ses mots.

— Eh ! bien... enfin... Liomer, puisque toutes choses sont arrangées au mieux, peut-être pourrions-nous... reprendre nos... nos...

— Oui ! pour mon fils, pour l'admirable cœur resté fidèle à celle qu'il aimait, resté pieux pour son père, car je l'ai mis à une bien rude épreuve. Arrivé chez lui à l'improviste, sans qu'il sût rien, j'ai retrouvé son affection, son respect plus purs encore que tout l'or du Klondyke. Hector ! oublions le passé, rêve affreux qu'il faut chasser... Moi, je ne demande qu'à vivre dans la retraite la plus absolue. Je suis vieilli, malade, bien las de la vie. Si je les vois heureux, lui si bon, si généreux, elle si digne de lui, je mourrai dans la plus douce paix.

— Il ne s'agit pas de cela, Charles ! s'écria d'un élan spontané le colonel en tendant sa main loyale à M. Liomer, qui la serra violemment. Eh ! oui, redevenons les vieux amis d'autrefois. Où est Étienne ?

— Ici, à côté, chez son ami M. Salbris. J'ai exigé qu'il me laissât vous parler moi-même. Il est là, dans la plus affreuse anxiété.

— Amenez-le-nous, Liomer.

Pendant qu'il courait chercher son fils, Hélène se jeta au cou de son père.

— O père, que vous êtes bon ! disait-elle, toute frémissante de bonheur.

— Mais non ! mais non... pas si bon que ça. Je suis juste, comme toujours, voilà tout. Ce pauvre Liomer !

Étienne arriva, pâle d'émotion.

Le colonel lui tendit la main, sans rien dire, puis il prit celle de sa fille et la mit dans la main du jeune homme.

— Madame de Lesgor et moi, nous n'avons qu'un cœur et qu'une pensée ; elle m'approuvera donc. Demain, nous partirons tous pour aller lui annoncer l'heureuse nouvelle.

— Chère maman ! quelle joie pour elle, disait Hélène éperdue de bonheur, levant sur son père ses grands yeux brillants de larmes heureuses. Puis elle se jeta dans les bras de M. Charles Liomer, en s'écriant :

— Ah que je suis contente d'avoir retrouvé

mon second père ! Combien j'ai prié pour vous et pour Étienne !

— Mon cher Étienne, vous aurez là une femme qui a une tête ! Elle a su me résister, à moi, son père ! gronda le colonel avec bonhomie. Et dire que je ne l'en aime peut-être que davantage...

— Moi aussi, s'il se peut ! répliqua Étienne dont le mâle visage resplendissait.

— Un mot encore, dit un peu timidement M. Liomer, et puis on ne parlera plus d'affaires d'argent. Je donne toute ma fortune à mon fils. Je veux vivre dans la retraite et dans le silence, n'ayant plus d'autre joie que son bonheur. Mais comme, en causant, M. Salbris m'a fait part amicalement de tout ce qui l'intéresse à propos de mademoiselle de Brigné, je désire que ma belle-fille — il appuya sur ce mot en regardant Hélène avec un affectueux sourire — mette ce léger cadeau dans la corbeille de sa charmante compagne, afin que les jeunes amis de mes enfants ne restent pas sous la dépendance d'une tante avare et quinqueteuse.

Il tendit à Hélène un petit carré de papier qu'Étienne vola au passage, et montra à sa fiancée.

— Un chèque de trois cent mille francs !... Oh, merci ! Merci pour eux, s'écria la jeune fille toute surprise et joyeuse.

— Je serai si heureux de tous ces bonheurs, ma chère, chère fille, dit M. Liomer. Je n'ai plus que celui-là, moi, mais je le trouve sans pareil.

\*\*\*

Qui fut précipitée dans les profondeurs de la stupéfaction, quand le colonel de Lesgor annonça le très prochain mariage de sa fille ? La Dame au Lit. Mais elle se persuada que M. Étienne Liomer, — de la Héronnière — s'était épris d'Hélène en la rencontrant chez elle, et rebondit aussitôt sur les sommets de l'hyperbole pour déverser sur le colonel, sa fille et son futur gendre les compliments les plus flatteurs, les plus inattendus, les plus ampoulés. M. de Lesgor en restait ébahi.

M<sup>me</sup> Mathay mit une certaine fierté à proclamer — elle aussi — le mariage de « sa nièce chérie » avec le jeune et célèbre avocat, M<sup>e</sup> de Salbris ; elle s'empressa de le présenter dans les formes les plus cérémonieuses.

Gatien était au mieux avec « sa tante bien-aimée ». Il avait su conclure avec elle une paix se-reine, afin de venir librement chaque jour à la Charmille, faire sa cour à Aliette qui avait retrouvé tout son entrain et ne cessait de se disputer avec son fiancé à qui serait le plus gai. Salbris ne voulait pas perdre un jour de ce bonheur, car il lui fallait bientôt partir pour presser à Paris les préparatifs de son mariage.

Aliette se jeta au cou de son amie.

— J'étouffe de joie, s'écria-t-elle. Mais, avant tout, tu es heureuse ! Et moi, et moi, j'irai vivre



près de toi, à Paris, ma chère, à Paris ! avec un mari que j'ado... mais chut ! cela se pense, et ne se dit pas... On ne doit pas augmenter l'amour-propre naturel à certains gens, ajouta-t-elle en lançant un coup d'œil rempli de malice et de tendresse vers Gatien qui se mit à rire en prenant un air fat.

Arrachant d'un vase une branche de roses, il

en menaça Aliette qui s'enfuit avec un rire joyeux. Il la poursuivit en s'écriant :

— Ah ! ces têtes de jeunes filles ! Elles font de nous ce qu'elles veulent !...

PIERRE DE GAMOND.

FIN



## CAUSERIE DE QUINZAINÉ



Je ne sais ce qu'a été votre Carnaval, mes chères lectrices, mais je sais bien que celui de Nice a passé comme un tourbillon de fleurs, de musique, de confetti, de masques, d'illuminations ; et bien que le carême nous ait un peu dégrisées depuis huit jours qu'il nous tient au repos, nous trouvons encore beaucoup de papiers roses dans les plis de nos vêtements, énormément de plâtre impalpable sur nos chapeaux, et je me surprends encore à fredonner *La Ronde des petits Pierrots* qui accompagnait la promenade de M. et Mme Carnaval à travers les rues de leur folle cité.

Ma chronique va arriver bien mal à propos, en plein temps de pénitence, mais qu'est-ce qui n'arrive pas mal à propos de nos jours ? D'ailleurs, elle coïncidera avec la Mi-Carême, et vous vous imaginerez en lisant ce petit compte rendu qu'il s'agit du défilé des blanchisseuses en ce jeudi fameux pour les Parisiens, où les jeunes beautés des halles se promènent bras nus et robes décolletées par des températures à peine au-dessus de zéro. Ah ! ce maudit thermomètre, que de vilains tours il nous a joués traîtreusement la nuit, alors que sans méfiance nous prenions un peu de repos bien gagné, je vous assure. La gelée a détruit les champs de roses, les buissons de lilas blanc, les plates-bandes d'œillets ! Et alors pour la bataille des fleurs, comment faire ? En France, on n'est jamais embarrassé, les pépiniéristes aux abois se sont adressés aux boulangers, et ceux-ci, leurs

fours mis au point, les ont bourrés de boutons de fleurs obstinément clos. Après une nuit de ce régime, les gerbes bleues, roses, jaunes, rouges, étaient écloses ; quelques-unes même étaient grillées ; et on s'est mis à caparaçonner de fleurs chevaux, voitures, cochers, belles dames, et puis quand la fournée odorante a été épuisée, on a mis des rubans éclatants au milieu du feuillage et on s'est battu avec le même plaisir.

Du reste, dans ce genre de réjouissance, ce qui est incomparable, c'est moins les voitures que le cadre de la fête. Des villas de marbre ajouré, remplies de plantes exotiques comme de grandes corbeilles posées au bord de la mer, les drapeaux tricolores claquant à la brise le long de la piste, le rythme entraînant d'une fanfare qui sonne la marche, et la plainte un peu grondeuse des flots qui viennent mourir sur les galets tièdes. Au loin, l'immensité bleue se fonce, mais à nos pieds elle est pâle, avec des rayons d'or dans le sillage de ses barques aux grandes ailes blanches ; on ne peut rien voir plus joyeux, de plus épanoui, et les chevaux eux-mêmes dansent de joie sous la caresse des fouets enrubannés comme des houlettes de Florian. Quel joli prétexte à visites entre amies d'un jour, dans les villas privilégiées qui sont sur le parcours de la bataille des fleurs ; des fauteuils de paille sur les terrasses, sous les vérandahs et dans les salles à manger : des buffets, des lunches, des thés bien appétissants avec leurs sandwiches, leur champagne et un tas de petites bonnes choses qui vous empêchent de dîner ensuite. D'ailleurs, on n'a pas le temps de se mettre à table, car il faut aller, en rentrant, faire un tour au cercle Masséna où il y a matinée dansante, et ensuite s'habiller pour le bal, le tout entre trois heures et onze.

— Maman, dépêchons-nous, disent les jeunes filles.

— Je suis morte, répondent les mères qui s'exécurent avec l'espoir de se reposer le lendemain.



— Ah bien oui ! le lendemain c'est le grand jour : les *confetti parisiens*, dans l'après-midi, et le soir avec accompagnement d'illuminations. Ça, c'est la merveille féerique de la série. Dans la longue avenue qui descend de la gare à la mer sous des girandoles de globes rouges rattachées d'un côté à l'autre de la voie par des trophées multicolores et des draperies de gaz scintillant, s'ébranle, dès huit heures du soir, la foule masquée et affublée des grands dominos à capuchons qui va au-devant des chars formant cortège à S. M. Carnaval et à son épouse. Plus de soucis, plus de fatigue, plus de maladie, toute la foule est joyeuse, absolument décidée à rire, à intriguer, à s'amuser follement ; les fanfares commencent leur ronde scandée comme une tarentelle, et soudain les dominos se mettent à crier en fausset, à sauter, à tourner ; les petits papiers puisés à pleines mains dans les sacs pleuvent du haut des balcons, ou même sur la chaussée. Ici on court, là on forme des rondes ; et les chars s'avancent majestueux ou tumultueux suivant ce qu'ils représentent. Celui de Madame Carnaval, attelé par de gigantesques libellules éclairées à l'électricité par de puissants réflecteurs, est vraiment superbe. Je ne peux vous le décrire, cela n'a d'intérêt que pour ceux qui ont vu ; d'ailleurs, chaque année fait éclore des fantaisies invraisemblables et on les oublie vite, mais ce qui ne peut s'effacer du souvenir, c'est cette vie débordante, ces chants, ces sauts incohérents, ces lueurs de féerie au milieu des palmiers dans les jardins au bord de la mer sombre et plaintive ; et là-haut, au-dessus de la fête des fous, le ciel étoilé et silencieux qui regarde et ne comprend pas.

Allons nous coucher, il est dix heures, le canon a donné le signal de la retraite, et demain, nous recommençons ou plutôt nous continuons.

— Qu'est-ce qu'on fait demain ?

— C'est le bal de *Quo vadis* !

— Le bal de *Quo vadis* ? En voilà des mots qui hurlent de se trouver ensemble ! Et quand l'humble Pierre, rencontrant son Maître sur le chemin de Rome, lui adressa cette parole : Où vas-tu ? pouvait-il imaginer qu'un jour elle servirait d'enseignement à un bal costumé dans les Alpes-Maritimes. J'ai dit : Ces mots hurlent de se trouver ensemble. Quant au bal où étaient admis seulement les costumes néroniens, il était réussi pleinement. Le défilé à travers les salons a été, comme toujours en pareil cas, un des attrails les plus vifs. Le cortège impérial était précédé de trompettes et de tubas, puis venaient les ballerines, les licteurs, beaucoup d'esthètes, Eunice, — une déli-

cieuse Lygie, — dans sa litière la *divine* ; et enfin sur son char, Néron, dans une tunique blanche et or avec un manteau de pourpre frangé d'or, une ceinture et un collier de pierreries merveilleux, l'émeraude légendaire. Un Néron à la chevelure et à la barbe frisées un peu rousses, Ahénobarbe bouclé et lauré, l'œil et le front un peu durs qui s'éclairaient parfois d'orgueil aux acclamations de la foule enthousiaste de ses courtisans. Il se lève et prélude sur la lyre, il va improviser quelques-unes de ces strophes qui le rendaient si fiers de son talent d'histrion dans les concours de poésie :

...Et le premier, parmi tous nos diseurs de vers  
Je chanterai la chevelure de Poppée.

Après lui, un mage s'avance l'air inspiré, les mains levées tenant étendus autour de lui les plis de son manteau de roi ; il s'incline : *Ave Cesar, ave*, et il chante les tortures des chrétiens qui

Brûlent, les corps enduits de poix et de senteurs,  
Pendus, flambeaux vivants, aux croix sacerdotales.

Puis, des lutteurs simulent un combat ; — un belluaire et un ours, — le ballet d'Hérodiade, — le souper... et le jour blafard qui se lève peu à peu avertit que l'heure de la réalité a sonné pour chacun des acteurs de cette reconstitution historique et épisodique. On va se coucher, ce qui est une fin bien prosaïque pour une épopée de cette envergure.

Les bals de cercles ne suffisent pas à la société niçoise qui a ses salons particuliers, ses soirées dansantes dans les grands hôtels à tour de rôle, et des sauteries intimes, des matinées un peu partout. C'est un assaut de plaisirs à donner le vertige. Joignez à cela les visites à l'escadre qui évolue dans nos parages depuis huit jours, les visites incessantes et nombreuses, car on se lie vite et facilement dans cette station hivernale ; une correspondance effrénée à ceux qu'on a laissés dans le Nord et à qui il faut dire avec une commisération qui frise l'impertinence : « Nous avons un soleil implacable. » — « Je t'écris les fenêtres ouvertes. » — « Combien je voudrais t'envoyer un peu de notre température. » — « Les amandiers fleurissent » ; et autres aimables propos destinés à faire mourir de jalousie les gens qui se chauffent avec des phares ou des phœnix, et constatent dix-sept degrés au-dessous de zéro quand nous leur en avouons quinze au-dessus. Moi qui aime la vérité par-dessus tout, je vous raconte que les brassées de mimosas s'épanouissent dans les fours, mais je vous prie entre nous de n'en rien dire. Les Niçois d'occasion ne me le pardonneraient pas.

C. DE LAMIRAUDIE.







## DEVINETTES

### Énigme

Trouvez-moi dans la peine,  
Dans ma chambre, au grenier,  
Toujours dans un panier.  
J'ai vraiment de la veine.

Ne cherchez pas au fond,  
Je suis par trop rebelle.  
Acceptez-moi pour telle,  
N'entrant pas dans un rond.

Mais sans moi pas de monde,  
D'envers, d'endroit, de ronde,  
Avec moi pas d'amî.

Sans moi, pas de dérouté,  
Je fête saint Remi,  
Je suis toujours en route.

(Marguerite Grosjean.)

### Mots en drapeau géographique

*La hampe, verticalement* : Port du Mexique.

*Horizontalement* : Rivière de France. — Ville d'Espagne. — Fleuve breton.  
— Ville en Turquie.

(M. Aryre et J. Rophlé.)

### Problème pointé

*Voyelles* : e — ou..a. — e. — e.oï.e..e. — e.. — ou.ou.. — .e. —  
au. — a.o..ée. — a..ie..e. — e. — ou.e..e. — 'e.. — u. — é.i.a..e —  
a,i —

(Bruyère de Bretagne.)

### Mots en trident

*Verticalement* : La punition de l'écolier. — Un maréchal de France sous Henri IV. — Cachot.

*Horizontalement* : Planche du bois de chêne. — Pour les portraits. — Ville du Midi.

(Edelveiss.)

### Surnoms historiques

Quel est le terrible lord anglais qui, à cause de ses cruautés, fut surnommé le « boucher d'Angleterre ».

(Une abonnée d'Italie.)

### Rébus graphique

Prière de lire le proverbe que voici :

Qui  
Frotte — Frotte — Frotte — Frotte — Frotte — Frotte  
Pique — Pique — Pique — Pique — Pique — Pique.

(Brunette parisienne.)



### EXPLICATION DES DEVINETTES DE FÉVRIER

*Charade* : Dé marche.

*Paroles célèbres* : Frédéric Barberousse.

*Proverbe* : Pas de roses sans épines.

*Mots en triangle* :

V  
V I F  
V I L L A  
V I L L A G E  
F L A N E  
A G E  
E

*Mots en salière* :

V  
L I S  
O  
L  
E  
T  
T  
P A R T I E S  
G I B E R N E  
A U A S

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire.